

## Le regard amoureux dans *Lucien Leuwen*

En hommage sororal au magnifique regard de Patrizia.

Il y a quarante ou quarante-cinq ans, alors que j'étais jeune Maître-Assistant de Littérature Comparée, j'avais eu l'idée de proposer au Stendhal-Club, qui avait déjà publié quelques uns de mes articles, une réflexion sur le thème du regard dans *Lucien Leuwen*. Je ne sais plus pourquoi, j'ai renoncé au projet, mais en ai gardé une trace, quelques feuillets tapés à la machine. Lorsqu'il a été question pour moi d'écrire un article pour mon amie Patrizia Lombardo, le sujet s'est imposé immédiatement : Stendhal, *Lucien Leuwen*, le regard. J'ai retrouvé les feuillets, que j'ai relus avec attendrissement et amusement, comme on lirait les premiers écrits d'une fille qui aurait embrassé la même carrière que sa mère. J'y ai constaté la naïveté de la jeune stendhalienne d'alors, mais aussi la justesse de l'intérêt pour le sujet. Je m'y suis donc remise, et j'offre à Patrizia les quelques pages qui suivent, fruit de la lecture d'une stendhalienne impénitente, plus vraiment naïve et assurément plus jeune du tout.

« Et des jours et des nuits réglés par tes paupières » P. Eluard.

Dans les chapitres qui concernent l'amour de Lucien et Bathilde, les occurrences des mots « regard », « yeux », « voir », sont si nombreuses qu'on ne saurait toutes les relever : une sorte d'obsession se lit dans cette insistance, cette focalisation sur la vue.<sup>1</sup> Et ces occurrences ne concernent pas que les deux jeunes gens : les autres personnages sont pris dans ce vertige du regard, mais il a une tout autre signification. Le moindre geste est épié, commenté, pèse sur le couple le regard de l'espion qui hanta Stendhal toute sa vie. Il est aussi des personnages dont les regards ne veulent rien dire, l'auteur prend plaisir à faire s'agiter autour des héros des fantoches dont la principale illusion est de croire qu'ils pourront parvenir un jour à rendre leur regard transparent. Avec mépris, le narrateur note pour de Blançay : « Il s'imaginait qu'on lisait dans ses yeux... ». Mais ces êtres là sont dans un monde où on ne peut rien dire par le regard, où on est condamné à la parole, bien souvent mensongère et superficielle. On se contentera ici de suivre les intermittences des cœurs dans les variations des regards des héros amoureux, habitants d'un autre univers.

Stendhal avait recopié une note à l'encre, intitulée « Sur les yeux », sur une feuille qu'il avait collée derrière la couverture du Tome XIX de son Shakespeare : « Les gens timides qui ont connu l'amour savent que l'on peut tenir une conversation tout entière sans d'autre secours que celui des yeux. Il y a même des nuances de sentiment et non de pensée qu'eux seuls peuvent rendre et ce sont les yeux que la sculpture ne peut exprimer. » La même réflexion, moins l'allusion à la sculpture, sera reprise en 1817 dans la première édition de *Rome, Naples et Florence*. Timidité, regards, peur de parler, façon de se livrer sans le faire vraiment : tout cela est bien dans le roman la manière d'être au monde de deux personnages, perdus dans un milieu hostile, qui se rencontrent et se reconnaissent comme des âmes sœurs.

---

<sup>1</sup> Voir Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent*, Corti, 1981, pp.108-113. Malgré la finesse de l'analyse, Rousset ne parle guère de la multiplicité des occurrences.

Le premier regard est pour une *chute*, celle de Lucien devant les fenêtres de Mme de Chasteller, qu'il ne connaît pas encore et dont il aperçoit la beauté lumineuse un court instant : « C'était une jeune femme blonde et à l'air simple et un peu dédaigneux qui venait voir passer le régiment. »<sup>2</sup> Ce que voit Lucien de Bathilde, après sa chevelure blonde, ce sont ses yeux « trop grands » et qui ont « une physionomie si particulière ». Et, bien sûr, le sourire qui flotte encore sur ses lèvres quand il se remet en selle. A partir de cette chute, les yeux de Mme de Chasteller vont être pour Lucien une obsession : il les voit « scintillants de malice »<sup>3</sup> et cela le désespère. Mais quand il la rencontre pour la première fois, au détour d'une rue, cette impression est démentie par « la simplicité et le sérieux de leur expression... il y avait même de la timidité dans ces yeux si beaux. »<sup>4</sup> Lucien change d'avis sur le regard de Mme de Chasteller et cela marque les premiers émois qu'il éprouve : « Bien certainement [...] il n'y a rien eu de moqueur dans le regard qu'elle a été obligée de m'accorder en passant si près de moi. Elle a été obligée de me regarder comme un obstacle, comme une chose que l'on rencontre dans la rue... C'est flatteur ! J'ai joué le rôle d'une charrette... M'a-t-elle reconnu pour le cavalier malencontreux ? » Le héros stendhalien « se voit inférieur », comme l'écrit G. Blin<sup>5</sup> : dans les yeux de Mme de Chasteller aucune moquerie, c'est qu'elle ne l'a même pas reconnu, c'est qu'il n'est qu'une « chose », il ne présente aucun intérêt. Son regard est « si noble » que Lucien baisse les yeux, il ne peut le soutenir, et dans la journée, il ne pense qu'à ce regard « si peu provincial qui était tombé en plein dans ses yeux »<sup>6</sup>. Il a à peine remarqué qu'elle est « assez grande » et habillée simplement. L'important, c'est ce regard qui a croisé le sien, avec indifférence. Il exprime aussitôt son véritable désir : depuis qu'il est à Montvallier il ne pense qu'à « enlever à cette jeune femme » le souvenir ridicule qu'elle a de lui. Cela va devenir un véritable projet, mais il se trompe sur son désir : il est tombé amoureux « au premier regard », lorsque « leurs yeux se rencontrèrent »... car, enfin, le véritable amour est ainsi un choc, une surprise, une sorte d'entrée brutale « dans le monde par le ciel », comme l'écrit Stendhal dans *Filosofia nova*. En fait, il ne se trompe pas tout à fait, ou plutôt il essaie de se tromper lui-même et joue sur la mauvaise foi : « Elle va me croire amoureux d'elle, pensa-t-il en riant »<sup>7</sup>. Et il faut bien qu'il se dise cela, puisqu'il pense : « J'ai tant de mépris pour l'amour et surtout pour un homme amoureux ! »<sup>8</sup> Mais Lucien est pris : il suit Mme de Chasteller à l'église et ce sont de nouveau ses yeux qui l'éblouissent : « lorsqu'elle ne tenait pas les yeux strictement baissés, ils étaient d'une beauté si singulière que, malgré elle, ils trahissaient vivement sa façon de sentir. »<sup>9</sup>

L'amour tout neuf qu'il éprouve plonge Lucien dans une rêverie profonde, état s'il en est délicieux, qui occupe le jeune homme et fait disparaître l'ennui de la vie qu'il mène. Il commence à rêver d'intimité – en lui donnant le nom de « bonne amitié » – avec cette belle personne. Son imagination est déjà en branle, il suppose qu'il aurait du plaisir à la voir, il voudrait passer quelques soirées avec elle, ce serait comme un « but dans la vie ». Il éloigne ainsi le « mot fatal d'amour », qui est pourtant déjà là, par la simple force du regard de Mme de Chasteller. Un autre élément vient se joindre aux rêveries de Lucien : la jalousie. Les ragots qu'il a entendus lui font penser qu'il a un rival. « Aurais-je la sottise d'être amoureux ? » : la deuxième étape est franchie, il se pose tout d'un coup la question, comme « frappé par la foudre »<sup>10</sup>. Il en est honteux, puisqu'il

---

<sup>2</sup> *Lucien Leuwen*, Pléiade, Gallimard 2007, p.108.

<sup>3</sup> op. cit. p.118

<sup>4</sup> op.cit. p.192

<sup>5</sup> Georges Blin, *Stendhal et les problèmes de la personnalité*, Corti, 1958.

<sup>6</sup> op.cit. p.193

<sup>7</sup> op. cit. p. 194

<sup>8</sup> op.cit.p.135

<sup>9</sup> op. cit. p. 195

<sup>10</sup> op.cit. p. 201

attribue cet état à son âme petite et faible. Immédiatement, le destin politique vient se heurter au sentiment : les jeunes gens de son âge doivent faire quelque chose de leur vie et lui passera son temps à « regarder deux beaux yeux ». Pas d'engagement sérieux possible à son âge, il a des « devoirs envers la patrie » et tout l'oppose à cette « ultra », cette petite dévote de province, cette femme qui a sans doute une liaison. Mais il n'y croit pas : ses yeux lui disent le contraire, ses yeux ne mentent pas, les yeux « pénétrants mais si chastes », de Mme de Chasteller !

### *Une physionomie céleste*

L'épisode du bal va faire avancer les relations entre les deux personnages : il est l'homme à la mode de la soirée et Mme de Chasteller n'a pas l'air de s'intéresser à ce qui se passe : « On eût dit qu'elle ne faisait aucune attention aux petits événements qui l'environnaient ; aucun ne lui échappait, au contraire, et elle les voyait fort bien, et ils servaient d'aliment à cette rêverie qui passait pour hauteur. »<sup>11</sup> Mme de Chasteller, que l'on croit « haute comme les nues » a un cœur sensible et une âme « de fabrique fine ». Elle s'intéresse aux choses qui la touchent, elle dédaigne l'argent et le monde, elle regrette la musique italienne qu'elle entendait à Paris et qui avait le pouvoir « d'augmenter d'une façon surprenante l'intensité de ses accès de rêverie »<sup>12</sup>. Pour Lucien, ce détachement est un signe, mais il ne sait pas encore qu'il marque la ressemblance de leurs âmes. Il va enfin pouvoir la regarder de près, et en donner un portrait subjectif. Son teint, par exemple, est d'une fraîcheur inimitable, mais non pas parce qu'elle est jeune, parce qu'elle a « une âme trop haut placée pour être troublée par les minuties vaniteuses et les petites haines d'un bal de province »<sup>13</sup>, ce qui est une explication pour le moins curieuse et inattendue que Lucien « invente ». Mais ce sont les yeux qui l'intéressent le plus : il peut à peine soutenir leur éclat, ils sont beaux et simples dans leurs mouvements, et ils le clouent sur place. Une fois de plus, il se sent inférieur : il n'est plus l'homme à la mode qui songe à plaire au public, il est figé, sa gaucherie augmente, il a l'air d'un niais. Il sait désormais qu'il aime cette « physionomie céleste ». Il est bien certain que le Ciel est mêlé à l'affaire : les yeux sont miroirs de l'âme, le corps est comme absent de cet envoûtement, la beauté pâle de Mme de Chasteller en fait pour le moment une sorte d'ange fascinant, à peine une femme. Les reproches qu'il se fait sont encore d'ordre politique<sup>14</sup>, il voulait servir sa patrie et se retrouve à n'avoir d'yeux que pour une légitimiste de province !

Mais lorsqu'il danse avec elle, emporté par son élan amoureux, il est enflammé par son regard : c'est alors que commence le temps des malentendus. Dans *De l'Amour*, Stendhal, tout à la passion qu'il éprouve pour Métilde, note, au chapitre 27, « Des regards » : « C'est la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut être répété textuellement. »<sup>15</sup> Les deux amoureux ne vont pas se comprendre tout de suite en se regardant, bien au contraire, ils se méprennent sans cesse sur les regards de l'autre. Alors que Lucien est brûlé par le regard de Bathilde, elle est simplement intriguée par lui et par le souvenir de sa chute, elle le voit gauche et pense qu'il est gêné par ce souvenir. Elle en est d'ailleurs admirative, car il ne ressemble pas aux autres hommes, et c'est un avantage. Malheureusement, Lucien ne parvient pas à lui parler tant il est ému, et elle le pense « commun » : « Ce sera un homme à cheval comme tous les autres, seulement il monte avec plus de grâce et de physionomie ».<sup>16</sup> Mme de Chasteller, en fait, le regarde passer sous ses fenêtres

---

<sup>11</sup> Op. cit. p. 208.

<sup>12</sup> Op. cit. p. 210.

<sup>13</sup> Op. cit. p. 211.

<sup>14</sup> Voir à ce propos les fines réflexions d'Yves Ansel et Xavier Bourdenet dans la notice de l'édition de la Pléiade.

<sup>15</sup> *De l'Amour*, Édition Garnier, p.73.

<sup>16</sup> Op. cit. p. 214.

depuis une semaine, elle a l'impression de le connaître. Le lecteur ne s'y trompe pas, pourtant : elle aussi commence à être amoureuse et n'est pas mécontente de le « voir inférieur » justement, car elle a peur d'elle-même et de l'intérêt qu'elle lui porte. Lucien, à son tour, s'exprime par ses regards de façon maladroite, il a des expressions exagérées et ridicules, il donne la pire image de lui-même, par amour il est sur le point de perdre tout avantage. Mais il comprend que Mme de Chasteller n'est froide qu'en apparence et qu'elle a une âme faite pour les émotions les plus nobles, qu'il faut savoir provoquer.

Par chance c'est un regard de Bathilde qui va permettre à Lucien de parler : il sera brillant et intarissable : « Il osa parler, et beaucoup ».<sup>17</sup> Certes le romancier, qui détaille le moindre regard, ne nous dira rien de ces beaux discours, il nous les laissera imaginer. Lucien atteint son but : « il sut faire apparaître...cette nuance de familiarité noble et délicieuse qui convient à deux âmes de même portée lorsqu'elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de cet ignoble bal masqué qu'on nomme le monde »<sup>18</sup>. L'amour donne à Lucien de l'esprit et il sait user du verbe. Il semble que Stendhal brosse le portrait d'un jeune homme qui a réussi à unir regard et verbe, un jeune homme béni des dieux. Lucien se montre sincère, naturel, il porte un cœur naïf, une âme « haute » lui aussi, et « il détourne les yeux de tout ce qui lui semblait trop laid », c'est pourquoi il réussit à séduire Mme de Chasteller. Il entre en intimité avec elle, ce qu'il cherche, et elle le sait. Elle prend peur, elle se trompe encore sur lui et croit qu'il joue un rôle. Mais Lucien sait « parler de biais », faire entendre des choses tendres, sans que personne ne puisse les comprendre à part sa destinataire. Il ose exprimer son « affreux soupçon », dire sa jalousie et Mme de Chasteller va le quitter, ses yeux mêmes « rougissent » tant elle est touchée par ce que Lucien lui a révélé à moitié. Lucien finit par avouer son amour plus clairement : « je n'ai point d'expérience de la vie, je n'avais jamais aimé et vos yeux vus de près m'effrayaient »<sup>19</sup>. La réponse ne se fait pas attendre : « ces yeux dont l'expression était profonde et vraie avaient répondu : J'aime comme vous ... Lucien avait recueilli en plein ce regard décisif. »<sup>20</sup>

C'est au tour de Bathilde de souffrir de ce regard-aveu qu'elle a offert à Leuwen et de la peur du regard des autres. Elle est amoureuse pour la première fois : « c'est le premier mouvement de passion désordonnée que j'ai eu de ma vie »<sup>21</sup> se dit-elle et elle est désespérée à l'idée de s'être compromise aux yeux de Lucien. Son premier mouvement est d'aller s'enfermer dans un couvent, loin des regards de Lucien et de tous les autres. Ce qu'elle se reproche surtout est bien d'avoir été « voyeuse » : « Si M. Leuwen a tant d'assurance c'est qu'il aura su que je passe des heures entières à regarder dans la rue, cachée par la persienne de ma fenêtre »<sup>22</sup>. Le narrateur prend soin de l'excuser auprès du lecteur, comme il le fait bien souvent, mais ce qu'il donne comme défaut ou ridicule est en fait ce qu'il approuve et aime chez le personnage : Bathilde est naïve, elle se laisse aller à ses premiers mouvements, elle ne calcule rien, elle est pleine de pudeur et de retenue, son âme se reproche la moindre chose qui pourrait être mal interprétée par Lucien, non par vanité mais par finesse d'âme, la honte qu'elle éprouve est le signe de cette âme exceptionnelle. Une intrusion d'auteur généralise à propos de la conduite de Bathilde et explique les « âmes tendres » : « Si le malheur des âmes tendres n'arrive pas alors au comble de ce que la force d'âme peut endurer, c'est peut-être parce que la nécessité d'agir empêche que toute l'âme ne soit tout entière à la vue de son malheur. »<sup>23</sup> Elle retrouve un peu de calme en pleurant devant une fenêtre ouverte d'où elle peut voir vers l'orient les bois noirs de Burelviller et le ciel pur et sombre parsemé d'étoiles scintillantes. Le décor est à l'image de son âme : ce sont ces mêmes

---

<sup>17</sup> Op. cit. p. 216.

<sup>18</sup> Op. cit. p. 217.

<sup>19</sup> Op. cit. p. 224.

<sup>20</sup> Op. cit. p. 224.

<sup>21</sup> Op. cit. p. 227.

<sup>22</sup> Op. cit. p. 224.

<sup>23</sup> Op. cit. p. 229.

bois qui seront complices de ses sentiments pour Lucien, mais elle ne le sait pas encore, et les étoiles aux cieux permettent au regard de s'élever vers le spectacle sublime de la nuit. Lorsqu'elle peut réfléchir plus calmement, les éléments de sa souffrance sont toujours centrés sur le regard : se donner en spectacle devant une société malveillante et des femmes jalouses et s'être « jetée à la tête du premier venu », comme Mathilde dit à Julien qu'elle a « horreur de s'être livrée au premier venu » dans *Le Rouge et le Noir*. Mme de Chasteller finit par s'avouer qu'elle a été attirée par Lucien parce qu'il est un « joli homme »<sup>24</sup>, parce qu'elle est charmée par son allure, par son regard, sa physionomie, bref, par ce qui se voit, et se trompe sur ce qu'elle ne connaît pas encore : son âme. Lucien sait d'instinct que « l'âme que ses yeux semblaient annoncer »<sup>25</sup> comprendra ses chagrins qui sembleraient ridicules aux âmes vulgaires. Mais il en est encore à croire qu'elle se joue de lui, lui qui l'aime d'une « passion sérieuse ». Et le malentendu est total : « Quelle n'eût pas été l'augmentation du supplice de Mme de Chasteller qui, presque à la même heure, cédait à la fatigue, si elle eût vu cette apparence d'affreux mépris pour elle, qui retournée de cent façons et vue sous toutes les faces, ôtait le sommeil à l'homme qui l'occupait malgré elle ! »<sup>26</sup> On a remarqué que la rencontre se fait au moment où les personnages se parlent. On a beaucoup écrit que les paroles trahissent et qu'elles sont dangereuses pour notre auteur, pourtant seuls les mots pourront lever le malentendu entre les héros. Ensuite, ils n'auront plus besoin de beaucoup se parler, comme s'ils avaient accordé leurs âmes.

### *La musique et les grands bois*

Le moment où Lucien et Bathilde s'épient mutuellement semble inspiré de la grande scène romanesque de *La Princesse de Clèves* où Nemours regarde Mme de Clèves contemplant un tableau où il est représenté. Le cadre est moins beau : après tout, Lucien n'est pas dans un parc, il est assis dans une rue assez laide sur la pierre d'un plombier, mais il est dans une obscurité profonde et ainsi échappe au ridicule d'être surpris et même au ridicule à ses propres yeux. Mme de Chasteller l'attend, elle voit le petit bout rouge de son cigare, elle est tout aussi troublée que Nemours face à la Princesse. Le trouble des deux personnages est à son comble et le lecteur, voyeur lui aussi, sait bien quelles sont les émotions qui les agitent. Et lorsque Bathilde se fabrique un petit cigare en papier de réglisse, elle « fume » comme lui, elle place le petit tuyau entre ses lèvres, il n'est pas nécessaire d'insister sur l'érotisme contenu de la scène : « Elle aimait Lucien de toutes les forces de son âme »<sup>27</sup>, et Stendhal note plaisamment : « Laisserai-je cette phrase de femme de chambre ? Oui, pour la clarté ».

La grande scène suivante est celle des bois de Burelviller, où le bonheur stendhalien est à son comble pour nos deux héros. Lucien trouve la force de dire son amour, dans les termes mêmes que l'auteur emploie pour dire l'amour de Bathilde : « Mais madame, pouvez-vous douter de la sincérité et de la pureté du sentiment qui m'anime ? Je vaudrais bien peu sans doute, je ne suis rien dans le monde, mais ne voyez-vous pas que je vous aime de toute mon âme ? »<sup>28</sup> Un regard attentif, un peu voilé de tristesse donne à Lucien l'envie de l'embrasser et le narrateur dit au lecteur qu'elle aurait accepté. Lucien en a les larmes aux yeux et un quart d'heure de silence signe leur bonheur commun : ils n'ont plus besoin de parler en ces instants bénis où les malentendus sont dissipés, autant ceux causés par le regard que ceux qui proviennent du discours. « C'est pour ces rares moments qu'il vaut la peine de vivre », et on ne sait si cette phrase est une pensée de Lucien ou du narrateur.

---

<sup>24</sup> Op. cit. p. 232.

<sup>25</sup> Op. cit. p. 234-235.

<sup>26</sup> Op. cit. p. 236.

<sup>27</sup> Op. cit. p. 249.

<sup>28</sup> Op. cit. p. 259.

Le choix du chaperon, Mlle Bérard, au regard « faux » et « oblique », va faire souffrir Lucien et surtout Bathilde : « Le regard de Mlle Bérard lui faisait mal »<sup>29</sup>. Lucien pense même ne plus aimer, les « intermittences du cœur » le font souffrir aussi, même s'il se croit délivré de cet amour trop lourd. Il détaille ses beautés, la compare à des peintures qu'il aime – comme fera Swann – et prononce une phrase qui servira à qualifier Clélia dans *La Chartreuse de Parme* : « Que de pensée dans le haut de ce front, peut-être trop ! »<sup>30</sup> Mais ce sont les yeux qui expliquent le mieux le désir et l'amour qu'éprouve Lucien : « Quant aux yeux, qui en vit jamais de pareils ? L'infini est dans ce regard même quand il n'est arrêté que par un objet sans intérêt. Comme elle regardait sa voiture au Chasseur vert quand nous nous en approchâmes ! Et quelle coupe admirable ont les paupières de ces yeux si beaux ! Comme ils sont entourés ! Son regard est surtout céleste quand il ne s'arrête sur rien. Alors, c'est le son de son âme qu'il semble exprimer. »<sup>31</sup> Lorsqu'ils se promènent dans l'allée d'acacias, Mme de Chasteller a les yeux baissés, puis ils se regardent dans les yeux, ceux de Mme de Chasteller « rougissent », ce qui est une sorte d'hypallage assez curieuse, puis ils se mesurent du regard et enfin leur intimité se rétablit. Lucien dit à Mme de Chasteller qu'il a commencé à vivre quand son cheval l'a jeté à terre sous ses fenêtres, son air « sincère et noble » emporte la conviction. « Mais s'ils ne se dirent rien, leurs yeux semblèrent convenir qu'il n'y avait aucun sujet de querelle entre eux. »<sup>32</sup> Les amants réconciliés vont pouvoir goûter le bonheur : passion, intimité et désir d'avoir de la confiance : « « Que je vous croie et je suis à vous » semblaient dire les yeux de Mme de Chasteller. »<sup>33</sup>

Il y aura cependant encore des brouilles, le baiser sur la main trop audacieux de Lucien, la présence fâcheuse de Mme d'Hoquincourt, les pensées diverses qui assaillent les amants, les explications maladroitement... mais l'étreinte dans le petit escalier va effacer tous les doutes. Lucien embrasse Bathilde sur la joue, elle s'abandonne dans ses bras, elle pleure et ses yeux expriment la plus vive tendresse. Elle l'appelle enfin « mon ami » – « ami de mon cœur » dira Clélia à Fabrice.

### *Intimité tendre*

Les quinze jours qui suivent sont « le plus beau moment de la vie de Leuwen ». Quel est-il, ce bonheur ? Il est la construction d'un monde nouveau où tout est fait pour ces deux « âmes de fabrique fine ». On y écoute de la musique, les cors de Bohême sont délicieux à entendre dans le lointain, on joue *Don Giovanni* et *Le Nozze*, on joue aux échecs, on y est ensemble pour s'entretenir de tout – et même de politique – librement, avec gaîté et sincérité, les seuls secrets que l'on garde sont faits pour éviter de faire souffrir l'autre. Pour Stendhal, comme il l'a écrit dans *Souvenirs d'égotisme*, le bonheur est bien lié à tout se dire. Mme de Chasteller et Lucien « oublient le monde », ils sont enfin là où ils peuvent vivre comme ils l'entendent, les intérêts de ce monde vulgaire ne sont pas ceux des jeunes gens, et la chasteté de leur relation est une sorte de condition du bonheur. En effet Lucien est d'une « vertu héroïque » parce que seule Mme de Chasteller semble une femme à ses yeux, il ne la trompe pas, il la respecte. Tout cela volera en éclat lorsque Bathilde doute à nouveau de Lucien et qu'elle tombe malade. On connaît la suite.

---

<sup>29</sup>Op. cit. p. 263.

<sup>30</sup> Op. cit. p. 270.

<sup>31</sup> Op. cit. p. 271.

<sup>32</sup> Op. cit. p. 282.

<sup>33</sup> Op. cit. p. 282.

« Mais je vois briller au fond de ses yeux, malgré toute la prudence qu'elle se commande, quelque chose de mystérieux, de sombre, d'animé, comme s'ils suivaient une conversation bien autrement intime et relevée que celle qu'écoutent nos oreilles. »<sup>34</sup>

### *Métilde*

Comment rendre compte de cette obsession du regard ? La première voie qui se présente est bien sûr celle de l'autobiographie : *Lucien Leuwen* parle de notre auteur, bien des détails renvoient à sa vie, à ses goûts. Par exemple tout ce que déteste Stendhal depuis toujours<sup>35</sup> et qui est comme la métaphore de la société mesquine et terne de Montvallier est contenu dans la description de ses rues : « des rues étroites, mal pavées, toutes formées d'angles et de recoins », qui « n'avaient rien de remarquable qu'un sale ruisseau où coulait avec peine une eau boueuse qui semblait une décoction d'ardoise »<sup>36</sup>. La demeure de Mme de Chasteller est moins laide et ses persiennes sont « vert perroquet ». Le vert est une couleur pour laquelle Stendhal éprouve des sentiments ambivalents : il déteste les œufs verts de grenouille mais il aime les arbres et les grands bois, et la chambre de sa mère était verte. C'est dans cette chambre verte qu'il est tombé, tout petit, en se risquant à marcher, qu'il s'est cassé deux dents. « Quoiqu'ancien officier de cavalerie », écrit-il, « et quoique j'aie passé ma vie à tomber de cheval, j'ai horreur des chutes sur des pierres roulantes et cédant sous les pas du cheval »<sup>37</sup>. La chute devant les persiennes vert perroquet ne peut être que fort importante, outre le fait que le malheureux Lucien va faire connaissance avec l'humiliation d'être vu par terre dans la boue.

Le roman raconte également l'amour de Stendhal pour Métilde et rêve l'amour de Métilde pour Stendhal. Tout y est : le désir de l'intimité, la peur d'être éconduit ou « puni » par des rendez-vous espacés, la chasteté voulue et acceptée par amour, les lettres, les tourments de la jalousie, les errances, les stations sous les fenêtres... Les lettres qu'il lui écrit pourraient être celles de Lucien : « En votre présence je suis timide comme un enfant, la parole expire sur mes lèvres, je ne sais que vous regarder et vous admirer. Faut-il que je me trouve si inférieur à moi-même et si plat ? »<sup>38</sup> La question de la séduction est aussi la même : Métilde doit comprendre que Beyle n'essaie pas de la séduire, comme Bathilde doit admettre que Lucien est « naturel » et non un comédien consommé : « Ce n'était pas un don Juan, loin de là, nous ne savons pas ce qu'il sera un jour, mais pour le moment il n'avait pas la moindre habitude d'agir avec une femme en tête-à-tête, contrairement à ce qu'il sentait. »<sup>39</sup> Et il y a « l'affreux soupçon » qui hante l'esprit de Lucien, et aussi celui de Beyle qui pense que Métilde a un amant... Le comportement de Beyle vis-à-vis de la parole est complexe. Pour lui, il y a une parade au malaise et à la peur du ridicule, c'est « avoir de l'esprit » et en cela Stendhal reste un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il prétend avoir commencé à en avoir vers 1827, lorsque Clémentine Curial l'a quitté. Son malheur l'y contraint, il a tellement peur du regard d'autrui qu'il trouve une solution « oblique », qu'il prête à Lucien. Celui-ci est cloué sur place par le regard de Mme de Chasteller qui le renvoie à sa chute. Fort heureusement, Mme de Chasteller s'adresse à lui, elle veut le faire parler et cela le libère : l'altération de la capacité de parler est soudainement levée, on l'a vu, et Lucien est loquace, brillant, charmeur. « Toutes les étapes de l'amour de Lucien et Bathilde sont racontées en termes

---

<sup>34</sup> Op. cit. p. 249.

<sup>35</sup> Voir la *Vie de Henri Brulard* où il parle de son dégoût pour tout ce qui est sale, boueux, noirâtre.

<sup>36</sup> *Lucien Leuwen*, Pléiade, p.107.

<sup>37</sup> *Souvenirs d'égotisme*, Pléiade p. 1896.

<sup>38</sup> Correspondance, à Matilde Dembowska, 12 mai 1819.

<sup>39</sup> Op. cit. p. 245.

de paroles trouvées ou manquantes, proférées ou tues.»<sup>40</sup> Mais les étapes de l'amour sont aussi racontées en terme de regards, la parole servant, comme on l'a montré, à lever le malentendu. Tous les regards du monde ne sauraient le rassurer, car on peut toujours se tromper sur l'autre. Seul l'aveu réciproque peut dissiper les doutes et les tourments. Les héros parlent alors avec « naturel » dans l'intimité, ce qu'ils ne peuvent faire sans risque en société, c'est le seul langage possible pour eux, ils peuvent « se dire » et être eux mêmes.

Et la « victoire » sensuelle pourrait bien compromettre l'amour : Métilde n'a jamais appartenu à Beyle, la mort lui confère une gloire éternelle et la promet « auteur » de *De l'Amour*, Lucien et Bathilde ne se retrouvent pas : la fin du roman est bien celle que nous lisons, et non ce qui avait été projeté par Stendhal, mais non écrit.

### *Voir/Être vu*

Une seconde voie, bien tentante, est d'analyser le rapport de Stendhal au regard. Il y a du voyeurisme – et ce voyeurisme donne bien des plaisirs – mais aussi de l'exhibitionnisme chez les personnages, l'un ne va pas sans l'autre. Même Mme de Chasteller, si pudique, a des « vapeurs » et se trouve mal au bal, elle frise l'hystérie et se donne en spectacle. Lucien est un rien exhibitionniste également : il tombe de cheval, certes sans le vouloir, mais réussit à se faire remarquer et séduit ainsi Mme de Chasteller, qui résume son histoire d'amour à sa meilleure amie : « Il commença par tomber deux fois sous mes fenêtres » : d'ordinaire, on dit que la femme qui se livre à un amant prépare sa « chute », car elle peut « tomber bien bas ». C'est l'homme, ici, qui tombe. Mais la chute devenue masculine et qui a pour témoins des femmes, est convertie en spectacle ou en récit plaisants, le mauvais hasard en « bonnes fortunes ». La chute est un « hasard inversé. »<sup>41</sup> La chute est une fatalité, Lucien le dit lui-même : « Je suis prédestiné à être ridicule aux yeux de cette femme ! », mais grâce au regard, elle contribue au destin érotique. Lucien, malgré ses chutes, devient un « cavalier servant »<sup>42</sup> : « tomber avec succès » est un paradigme stendhalien, la chute prend un sens érotique (comme elle peut prendre aussi un sens politique). Cette chute est bien chez lui le corrélat de l'énergie, car les hommes « plats » marchent, les héros, eux, courent. Mme de Chasteller voyant Lucien tomber dans la boue ne peut le mépriser, bien au contraire, son énergie, sa prestance – et le fait qu'il soit un « joli homme » – corrigent aisément la mauvaise impression. Se donner en spectacle, finalement, est une bonne chose.

### *Écrire l'intime*

Enfin on pourrait à juste titre se demander si cette obsession ne joue pas un rôle fondamental dans l'économie romanesque elle-même. Autrement dit, si elle n'est pas un procédé d'écriture au moins autant qu'un révélateur de la part autobiographique du roman ou des pulsions de Beyle. Dans la première partie, il s'agit des regards amoureux, dans la deuxième partie, c'est le regard politique qui domine. Le lecteur sait, dès la fin de la première partie et malgré l'histoire du faux accouchement, que Lucien pardonnera à Bathilde et que leur amour restera intact. Inutile d'imaginer des retrouvailles et un mariage : l'essentiel de leur bonheur a été déjà raconté. La question de l'intime<sup>43</sup> est au cœur de la première partie, ensuite viendra le temps du « monde » : « À Paris il n'y a jamais d'intime, parce que c'est l'arène où le moi se pousse par tous les

---

<sup>40</sup> Gilbert D. Chaitin, « Ce que parler veut dire : parole et désir chez Stendhal », Stendhal, Colloque de Cerisy-la-Salle, 1982, Ed. Aux Amateurs de livres, 1984, p.10.

<sup>41</sup> Georges Kliebenstein, *Figures du destin stendhalien*, Presse Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 323.

<sup>42</sup> Op. cit. p. 324.

<sup>43</sup> Voir François Jullien, *De l'intime. Loin du bryant amour*, Paris, Grasset, 2013.

moyens. »<sup>44</sup> Dans *De l'Amour*, Stendhal définit l'intimité comme « ces belles journées du mois de mai, une époque délicate pour les plus belles fleurs ».<sup>45</sup> L'univers de l'intime est chez Stendhal régi par le regard. Le sujet stendhalien se fond dans l'autre quand il aime, et les regards communiquent l'essentiel de l'intimité. Les amoureux peuvent rester sans parler, ensemble, chacun faisant quelque chose de son côté, comme lorsque Bathilde écrit une lettre et Lucien lit un journal, ils réalisent ce que La Bruyère écrit dans *Du Cœur*, (IV) : « Être avec des gens qu'on aime, cela suffit ; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. » Les deux personnages ont eu le courage de sortir de leur intimité propre, précisément, pour aller à la rencontre de l'autre. Le sentiment reste indescriptible, le silence et les regards sont là pour témoigner de cette intimité, mais on ne peut en écrire plus. Stendhal « rêve » véritablement cette intimité et laisse le lecteur en faire autant. Et c'est là la fin véritable de la rencontre de Lucien et Mme de Chasteller. Deux âmes de même fabrique se rencontrent, il ne peut être question de se méconnaître puisqu'elles sont vouées à s'aimer, étrangères dans un pays où on ne les comprend pas. Quand leurs regards se donnent, les âmes se rejoignent pour une conversation intime, extrême bonheur et profond mystère. Le regard de l'un est l'écho du regard de l'autre et une sorte de télépathie s'installe : la distance est abolie, l'union réalisée, les échanges faciles. Ce bonheur peut-il durer ? Pour relancer le romanesque, il faut un événement, et c'est le faux accouchement, le départ. Si le roman doit se faire, il faut rompre cette intimité tendre, relancer la narration : mais le lecteur est entré dans un monde sublime dont il n'oubliera jamais l'existence. « L'objet même de *Lucien Leuwen*, roman impossible, c'est la découverte de l'intime. »<sup>46</sup> Cela voue Stendhal à l'inachevé, puisque tout a été déjà évoqué : les *happy few* n'ont pas besoin de plus.

Elisabeth Rallo Ditche

Aix-Marseille Université

---

<sup>44</sup> François Jullien, compte-rendu de la Conférence « De l'intime », Association des Amis de Stendhal, décembre 2014.

<sup>45</sup> *De l'Amour*, Ed. Garnier, « De l'intimité », p. 96.

<sup>46</sup> François Jullien, compte-rendu de la Conférence « De l'intime », Association des Amis de Stendhal, décembre 2014.